

➔ Quand la littérature bouscule les pratiques scolaires

Quand la littérature bouscule les pratiques ordinaires dans les classes

« J'ai complètement changé ma façon d'organiser la classe et le travail, j'ai changé la disposition des tables, je fais beaucoup lire et écrire, avant je n'osais pas, ça n'a plus rien à voir, je ne travaille plus de la même façon », paroles (peut-être trop) enthousiastes d'un maître au retour d'un stage de formation continue mais qui révèlent assez bien ce qui pourrait être un profond changement des pratiques de certains enseignants à l'école.

Depuis 1997, date à laquelle a démarré une recherche¹ sur la lecture littéraire à l'école à laquelle j'ai participé, j'interviens sur cette question dans la formation des maîtres, soit en formation continue, soit à l'UFM auprès des étudiants et des stagiaires, soit directement dans des classes et j'ai rencontré des dizaines de maîtres pour qui la littérature a changé quelque chose dans les pratiques de classe et qui en témoignent. Ainsi pour Sylvie Guesdon, qui a une classe de CE2/CM1, « avec la littérature, j'ai pris conscience que l'enseignant est un médiateur, qu'il n'est pas le dépositaire des paroles des enfants, qu'il est certes le garant des droits du texte, mais que ce n'est pas lui qui juge, qui évalue. Il est celui qui favorise les échanges et il n'est pas le seul à détenir le savoir ».

Comment les maîtres en viennent-ils à changer leurs pratiques ?

Rien n'est dû au hasard ni à quelque coup de baguette magique mais, à l'origine il y a obligatoirement, impérieusement pour le maître une expérience de lecteur littéraire, une rencontre singulière d'un lecteur (qui n'est alors plus un maître mais un lecteur singulier) avec un texte singulier. La littérature, souvent, impressionne, une longue tradition scolaire en ayant fait un objet de luxe et de distinction sociale. Beaucoup de maîtres que nous rencontrons en témoignent, comme Isabelle qui avoue à l'ouverture d'un récent stage sur la lecture littéraire « je n'ai jamais été littéraire, je n'ai jamais été douée pour ça » et qui au cours de ces quelques jours se révèle être une lectrice très attentive qui, tel un orpailleur, « dévore un petit grumeau de sens, creusant à nouveau pour voir si la pépite ne s'étend pas au filon » pour reprendre l'image d'Italo Calvino et témoigne sans cesse du plaisir de lire qu'elle éprouve et qui ne doit plus rien au don.

Et c'est bien, à mon sens, ce qui fait la difficulté de l'entreprise, mais aussi ce qui déclenche le besoin de

faire autrement... lorsque les maîtres sortent d'une lecture naïve ou de projection et qu'ils prennent très au sérieux les textes qu'ils donnent à lire à leurs élèves et qu'ils s'engagent résolument dans une pratique de lecture littéraire au sens où nous l'avons définie dans notre recherche. C'est à cette condition qu'ils sont prêts à faire tenter l'aventure à leurs élèves et à organiser la classe comme un espace de parole authentique et ouvert. C'est alors que sont abandonnés les dispositifs traditionnels dont les maîtres perçoivent vite qu'ils sont inefficaces pour faire accéder à ce plaisir très intellectuel et culturel qu'ils ont eux-mêmes éprouvé. De nombreux maîtres reconnaissent ainsi avoir supprimé les questionnaires de lecture qui non seulement sont de faible utilité mais présentent un certain danger car ils se substituent souvent à l'acte de lire, le temps de la lecture étant très largement occupé pour les élèves à répondre à des questions plutôt qu'à interroger le texte. Paradoxe souvent relevé par les enseignants : les questions empêchent même de lire car les élèves lisent d'abord les questions puis vont chercher les réponses dans le texte. En lieu et place des questionnaires, s'ouvre le débat et les échanges entre les élèves deviennent indispensables pour développer le savoir-lire.

Les élèves jouent un rôle important dans cette modification des pratiques des maîtres car ils signifient clairement par leurs mots et surtout par leur comportement le profit symbolique qu'ils tirent de ces rencontres avec le littéraire. Au début, les enseignants sont souvent surpris par l'attitude des élèves qu'ils estiment être en difficulté et qui se révèlent la plupart du temps très actifs lors des moments de lecture. La littérature de jeunesse parce qu'elle symbolise avec constance l'affectif donne aux élèves la possibilité en retour d'exprimer de l'affectif au travers de la symbolisation. Pour Zounia qui enseigne dans une école de ZEP urbaine, si ses élèves sont « très remuants et très toniques », les moments de littérature sont quasi « magiques », eux qui comprennent mal les règles de la communication scolaire classique sont très à l'aise dans ce nouvel espace de parole et de pensée dessiné autour et par le texte. « Ce n'est pas moi qui pose les questions, le dialogue qui s'installe dans la classe n'est donc pas inégal »

Comme le texte littéraire est avant tout une parole qui ne devient telle que grâce à la parole même du lecteur, comme ce texte ne peut exister que dans la rencontre

Quand la littérature bouscule les pratiques scolaires

et l'échange, dans la classe, la littérature permet à chaque élève de prendre conscience de l'importance de sa parole (pour pouvoir entendre celle des autres) et d'éprouver la nécessité du dialogue. L'expérience montre que dans les classes où les élèves ne s'écoutent pas, ont des difficultés relationnelles allant jusqu'aux insultes, les moments de lecture littéraire jouent un rôle déclencheur, les élèves prenant conscience de ce qui peut être construit ensemble. Chacun devient ainsi membre d'une communauté de lecteurs. Sylvie Guesdon est aussi convaincue que c'est grâce à la littérature que ses « élèves qui étaient très agités, très perturbés en début d'année, ont découvert le plaisir cognitif, le plaisir d'apprendre, ce qui s'est ressenti dans d'autres disciplines. Les postures d'explorateur, de chercheur qu'ils ont adoptées en littérature, je crois qu'ils les ont transférées plus facilement ailleurs. Ce qui est commun c'est l'idée de l'expérience, expérience de lecteur, expérience en sciences »

Autant de raisons qui incitent les maîtres à poursuivre et les débutants à tenter l'aventure malgré les difficultés de l'entreprise que Céline (PE2) résume à sa manière : « il faut être moins scolaire et moins parler », c'est-à-dire apprendre à entendre les élèves et avoir plus confiance dans leurs capacités intellectuelles.

Christine Campoli

professeur à l'IUFM de l'académie d'Amiens et responsable de la filière Documentation (2ème année)

1. Recherche INRP coordonnée par Catherine Tauveron (voir *Lire la littérature à l'école, Pourquoi et comment conduire cet apprentissage spécifique de la GS au CM*, Hatier, 2002. cf. note de lecture d'Hélène Weis dans le n°210, avril 2003 de *La Revue des livres pour enfants*).